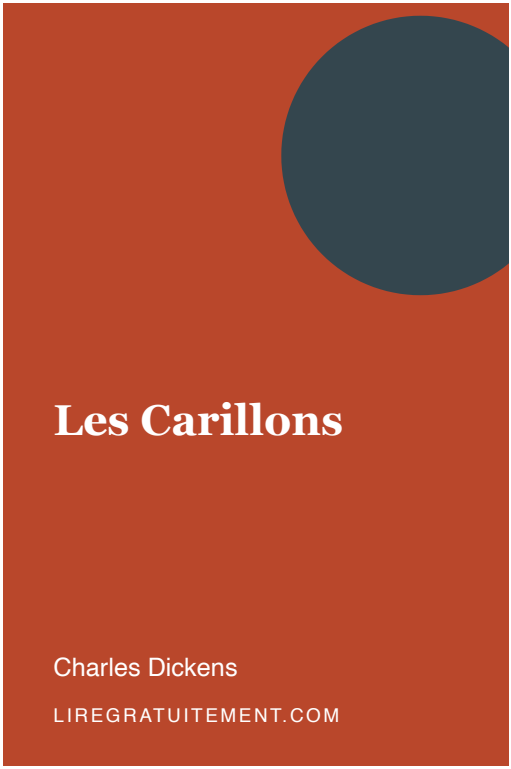


Les Carillons

Charles Dickens

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

TROISIÈME QUART.

Tel qu'après un calme plat, réveillé soudain par la tempête, l'Océan rejette les morts précipités dans ses abîmes, telle aussi, à travers les vapeurs qui voilent l'horizon, la pensée, sortant d'une léthargie passagère, nous présente le tableau confus de ses spectres : monstres informes qui s'échappent d'une résurrection imparfaite et prématurée ; fragments divers, membres de différents corps que le hasard réunit pêle-mêle ; bizarres métamorphoses, mutilations extraordinaires, images qui tour-à-tour se séparent et se rejoignent, douées d'une vie merveilleuse. Qui nous dira comment s'opère le retour graduel et régulier de nos sens et de nos idées ? Qui pourra expliquer le mystère de ce chaos et de cette création, mystère qui se passe cependant chaque jour dans nous-mêmes, type et symbole d'un mystère plus grand encore ?

Quand et comment la nuit qui enveloppait le noir clocher se changea-t-elle en une lumière resplendissante ? Quand et comment la tour solitaire se peupla-t-elle de myriades de figures ? Quand et comment le murmure monotone qui bourdonnait à l'oreille de Trotty endormi ou évanoui devint-il une voix sonore ? « Suivez-le et poursuivez-le, » soupirait tout-à-l'heure cette voix ; « interrompez son sommeil, » criait-elle maintenant. Quand et comment, au lieu d'une sensation lente et confuse, Trotty commença-t-il à percevoir clairement tout ce qui frappait son ouïe et sa vue, à distinguer ce qui était réellement de ce qui n'était pas ? les dates et les moyens d'investigation manquent

pour le dire ; mais réveillé et se relevant enfin sur le plancher où il était tombé, Trotty aperçut un spectacle surnaturel.

Il vit la tour, où un charme avait conduit ses pas, fourmiller de fantômes nains, créations fantastiques des cloches ; il les vit incessamment sauter, voler, tomber par milliers des entrailles de l'airain ; il les vit autour de lui sur le plancher, au-dessus de lui dans l'air, descendre et s'éloigner au moyen des cordes, le regarder du haut des solives massives ceintes de fer, le lorgner à travers les fentes et crevasses des murailles, et peu à peu l'entourer de leurs ronds multiples, semblables à ces cercles que déroule au loin sur la surface d'un lac la chute soudaine d'une lourde pierre. Il les vit sous toutes sortes d'aspects et de formes ; il en vit de laids et de beaux, de difformes et de gracieux, de jeunes et de vieux, de bons et de cruels, de gais et de sombres. Il en vit qui dansaient ; il en vit qui chantaient ; il en vit qui s'arrachaient les cheveux et il en vit qui poussaient des hurlements.

Leur multitude épaississait l'air ; Trotty les voyait aller et venir incessamment, monter et descendre, volant sur des coursiers aériens, déployant des ailes, mettant à la voile ; celui-ci disparaissant dans le lointain, celui-là se perchant à côté de lui, tous s'agitant dans une violente et perpétuelle activité. Pierres, briques, ardoises, tuiles, devenaient transparentes à ses regards comme aux leurs : il les voyait dans l'intérieur des maisons, occupés au chevet des hommes endormis ; il les voyait consoler ceux qui faisaient un rêve ou les battre avec un fouet, crier à l'oreille de l'un, soupirer la plus douce musique à l'oreille d'un autre ; ici gazouiller le chant des oiseaux et exhaler le parfum des fleurs, là faire apparaître soudain d'horribles visages dans la glace de leurs miroirs magiques.

Il vit ces enfants des cloches, non-seulement parmi les hommes endormis, mais encore parmi ceux qui étaient éveillés, remplissant les fonctions les plus inconciliables, prenant les formes les plus opposées. Il en vit un qui s'attachait des ailes innombrables pour augmenter la rapidité de sa fuite, et un autre qui se chargeait de chaînes et de contrepoids pour ralentir sa marche ; il en vit qui avançaient les aiguilles des pendules et d'autres qui les retardaient et cherchaient à les arrêter tout-à-fait ; il en vit qui, ici, représentaient une noce, là, des funérailles ; dans cette salle, une élection ; dans celle-là, un bal ; partout le mouvement et une incessante activité. Étourdi par l'armée turbulente de ces extraordinaires figures autant que par le tintamarre des cloches qui sonnaient pendant tout ce temps-là, Trotty se cramponna à un pilier et tourna ses regards de tous côtés dans une stupéfaction muette.

Tout-à-coup les carillons s'arrêtent. Changement instantané ! Cette innombrable foule s'évanouit ; tous ces rêves bizarres s'effacent, la vie et le mouvement les abandonnent ; ils cherchent à fuir, tombent, et en tombant meurent ou se fondent dans l'air. Un traînard se détache encore de la grosse cloche et met pied à terre à côté de Trotty ; mais il était mort et avait disparu avant d'avoir pu faire un tour sur lui-même. Quelques-uns de ceux qui avaient gambadé dans le clocher, y restèrent un moment à essayer des pirouettes ; mais de plus en plus faibles et de moins en moins nombreux à chaque pas, ils finirent par s'en aller comme le reste. Le dernier fut un petit bossu qui s'était réfugié dans un angle sonore où il bondit et fit la culbute tout seul, persévérant jusqu'à ce qu'il fût réduit à une de ses jambes et même à un de ses pieds ; mais il finit par s'évanouir avec la voix du dernier écho. La tour demeura silencieuse.

Ce fut alors, seulement alors, que Trotty vit dans chaque cloche une figure barbue de la grosseur et de la stature de la cloche — incompréhensible dualité ! une figure de la cloche elle-même… géant grave et sombre qui le surveillait d'un regard inquiet pendant qu'il était là comme s'il avait pris racine sur le plancher.

Mystérieuses et imposantes figures ! ne s'appuyant sur rien, suspendues dans l'atmosphère ténébreuse de la tour ; leurs têtes drapées et encapuchonnées se dressant dans le cintre de la toiture ; fantômes immobiles et sombres, quoique Trotty les vît par l'effet d'une lumière qui leur était propre — la seule qui éclairât ce lieu… Chacun d'eux tenait sa main gantée sur ses lèvres.

Vainement, dans sa terreur, Trotty aurait voulu plonger à travers l'ouverture du plancher ; il avait perdu toute faculté de se mouvoir… Vainement il aurait voulu se précipiter la tête la première du haut du clocher plutôt que de subir la surveillance de ces yeux rivés sur les siens et qui semblaient décidés à le poursuivre de leurs regards quand bien même leurs orbites eussent été évidées et sans prunelles. Trotty éprouva un redoublement d'épouvante au milieu de cette solitude, au milieu de cette étrange et lugubre nuit, comme si une main de spectre s'était posée sur son épaule. Il était loin, bien loin de tout secours… séparé de la terre par le trajet de ce long et ténébreux sentier dont il se rappelait avoir franchi la spirale fantastique ; à la hauteur où il se trouvait, à cette hauteur où il n'avait pu, dans le jour, suivre sans vestige le vol des oiseaux, il n'y avait plus de communication possible entre lui et les braves gens de sa connaissance qui dormaient tranquillement dans leurs lits… réflexion pénible, ou plutôt sensation toute physique qui lui glaça le cœur. Pendant ce

temps-là, cependant, ses yeux, sa pensée, sa terreur, se fixaient sur les figures qui le regardaient lui-même, — ne ressemblant à aucune figure de ce monde, par l'effet de la nuit qui les enveloppait aussi bien que par leurs formes extraordinaires, par leurs yeux immobiles et leur suspension surnaturelle au-dessus du plancher… Trotty les voyait néanmoins aussi distinctement que les solives de chêne et les barres de fer qui composent ce qu'on appelle dans le clocher la cage des cloches, véritable échafaudage compliqué, enchevêtrement de charpentes entrecroisées parmi lesquelles les cloches se tenaient suspendues pour continuer leur inspection vigilante, comme parmi les branches d'un bois frappé de mort exprès pour servir de retraite à leur fantastique existence.

Un souffle d'air — froide rafale — vint gémir à travers le clocher ; quand ce souffle expira, le Bourdon ou le spectre du Bourdon parla :

« Quel est celui qui vient nous voir ? dit la voix, voix lente et sonore que Trotty crut entendre sortir aussi comme un écho multiple de l'intérieur des autres cloches.

— J'avais cru que les carillons m'appelaient par mon nom, répondit Trotty, levant les mains dans une attitude suppliante. Je ne sais trop comment je suis ici, ni comment j'y suis venu. Voici bien des années que j'écoute les cloches qui m'ont souvent réjoui le cœur.

— Et les as-tu remerciées ? demanda l'Esprit de la grosse cloche.

— Mille et mille fois ! s'écria Trotty.

— Comment ?

— Je ne suis qu'un pauvre homme, bégaya Trotty, et je ne pouvais les remercier qu'en paroles.

— Et l'as-tu toujours fait ? ne nous as-tu jamais fait tort en paroles ? demanda encore la grosse cloche.

— Non, s'écria Trotty vivement.

— Tu n'as jamais nui à notre bonne réputation par des paroles mensongères, injustes, malveillantes ? »

Trotty allait répondre : « jamais ! » lorsqu'il s'arrêta tout confus.

« La voix du Temps, dit le fantôme, crie à l'homme : « avance. » Le Temps lui fut donné pour son progrès et son perfectionnement ; pour l'accroissement de son mérite, de son bonheur, de son bien-être dans la vie ; pour sa marche en avant vers le but placé visiblement à sa portée, dans les limites auxquelles est bornée sa carrière, comme celle du Temps, la même pour tous deux depuis que le Temps et lui la commencèrent ensemble. Des siècles de ténèbres, d'injustice et de violence se sont succédé ; des infortunés comptés par millions, ont souffert, ont vécu, sont morts : — pour montrer à l'homme le chemin ouvert devant lui. Celui qui cherche à le ramener en arrière ou à l'arrêter dans sa course, entrave le mouvement d'une puissante machine qui frappera de mort l'imprudent, et ne fera que marcher plus rapide et plus terrible après sa suspension momentanée.

— Je n'ai jamais rien tenté de pareil que je sache, répondit Trotty. C'est tout-à-fait par hasard, sans le vouloir, si je l'ai fait. Je me garderais bien de le faire, très-certainement. »

Le fantôme du Bourdon répliqua :

« Celui qui met dans la bouche du Temps ou dans celle des ministres et interprètes du Temps un cri de lamentation sur des jours qui ont eu leurs épreuves, qui ont eu leurs fautes, et qui en ont laissé des traces, visibles même aux moins clairvoyants — un cri de lamentation qui ne profite au Présent, que parce qu'il montre à l'homme quel besoin il a encore de son courage et de ses efforts quand il se trouve des cœurs assez faibles pour écouter les regrets inspirés par un tel Passé — celui qui fait cela est coupable envers nous, et voilà le tort que tu nous as fait à nous — aux Cloches. »

Les premières terreurs de Trotty commençaient à se calmer. Mais nous avons vu quelle tendresse et quelle gratitude il éprouvait pour les Cloches, et lorsqu'il s'entendit accuser d'une offense si grave contre elles, son cœur fut touché d'un douloureux repentir.

« Si vous saviez, répondit-il en joignant les mains, ou peut-être le savez-vous… si vous saviez combien de fois vous m'avez tenu compagnie ; combien de fois vous m'avez consolé quand j'étais découragé, et comment vous étiez le joujou de ma petite Meg… presque le seul qu'elle eût… depuis le soir où sa mère mourut et nous laissa seuls, elle et moi… Non, vous ne me garderiez pas rancune pour un mot prononcé à la légère. »

La grosse Cloche lui dit :

« Supposer qu'une seule note de nos carillons exprime l'indifférence ou le mépris pour aucune des espérances ou des consolations de la classe malheureuse, pour aucune de ses peines ou pour aucun de ses plaisirs ! … Interpréter notre voix comme une

réponse approbative à tous ces systèmes, mesurant les passions et les affections humaines comme ils calculent le total des misérables provisions alimentaires qui servent à entretenir la vie pénible et languissante de l'humanité ! … Supposer ainsi, interpréter ainsi… c'est nous faire injure, et c'est l'injure que tu nous as faite.

— Je le confesse, dit Trotty, oh ! pardonnez-moi.

— Oser faire de nous l'écho des vers rampants de la terre ! poursuivit le fantôme… oser nous confondre avec les gens toujours prêts à supprimer ces natures souffrantes destinées à s'élever un jour plus haut que ne sauraient le concevoir ces vers du Temps en s'agitant dans leur fange ! Celui qui a cette mauvaise pensée nous fait injure, et c'est l'injure que tu nous as faite.

— Oui, mais sans intention, dit Trotty — sans intention et par ignorance.

— Enfin, et ceci est pire encore, poursuivit la Cloche, celui qui tourne le dos aux êtres de son espèce tombés et disgraciés, les abandonne comme vils, et dédaigne de jeter un regard de compassion sur les précipices où ils ont perdu le sentier du bien, mais en saisissant dans leur chute quelques touffes d'herbe du sol où leur pied a glissé, et en les conservant encore au fond du gouffre où ils expirent tout saignants et brisés… Celui-là surtout fait injure au Ciel et à l'Homme, au Temps et à l'Éternité. C'est ce que tu as fait.

— Épargnez-moi ; grâce, pour l'amour du ciel, s'écria Trotty, tombant à genoux.

— Écoute, dit le fantôme de la grosse Cloche.

— Écoute ! crièrent les autres fantômes.

— Écoute, dit une voix claire et enfantine, que Trotty crut reconnaître pour l'avoir déjà entendue. L'orgue résonna faiblement dans l'église, puis s'enflant par degrés, la mélodie monta jusqu'aux voûtes et remplit le chœur et la nef, montant toujours et s'étendant toujours, allant ébranler le chêne des charpentes et des lambris, agiter les flancs d'airain des cloches, la ferrure des portes, et la pierre des escaliers, jusqu'à ce que l'enceinte des murailles, ne pouvant plus la contenir, elles s'élançât vers les cieux… Comment le sein d'un pauvre vieillard aurait-il pu contenir un son si vaste et si puissant ? Il s'échappa donc de cette faible prison, en faisant couler un torrent de larmes, et Trotty se cacha le visage dans ses mains. »

« Écoute ! dit le fantôme de la grosse Cloche.

— Écoute ! crièrent les autres fantômes.

— Écoute ! dit la voix enfantine. »

Un concert de voix solennelles éclata dans la tour de l'église… un chant lugubre et lent, un chant mortuaire, et Trotty, en écoutant, distingua sa fille parmi les chanteurs.

« Elle est morte ! s'écria le vieillard. Meg est morte ! son esprit m'appelle. Je l'entends.

— L'esprit de ta fille, répondit la Cloche, gémit sur ceux qui ne sont plus, se mêle avec ceux qui ne sont plus — avec les espérances, les désirs et les rêves de la jeunesse ; — mais elle vit. Que sa vie soit pour toi une leçon, une vérité vivante. Apprends de la créature la plus chère à ton cœur jusqu'à quel point il est vrai que les méchants sont nés méchants. Vois arracher un à un tous les

bourgeons et toutes les feuilles de la plus belle tige qui va se dépouiller et se flétrir à tes yeux. Suis-la… jusqu'à l'heure de son désespoir. »

Chacune des figures fantastiques étendit le bras droit et fit signe à Trotty de regarder au-dessous de lui.

« Le génie des carillons t'accompagnera, dit le fantôme de la grosse Cloche. Va, il marche sur tes pas. »

Trotty tourna la tête, et que vit-il ? … l'enfant — l'enfant que Will Fern portait dans la rue : l'enfant que Meg avait couchée dans son lit, et qui, à présent dormait d'un autre sommeil.

« Je l'ai portée moi-même ce soir, dit Trotty… dans mes bras.

— Qu'on lui montre ce qu'il appelle lui-même », dit le fantôme de la grosse Cloche, et les autres répétèrent la même phrase. La tour s'ouvrit aux pieds de Trotty. Il regarda et vit son propre corps étendu sur le sol… en dehors de l'église, écrasé et sans mouvement.

« J'ai cessé de vivre ! s'écria Trotty. Je suis mort !

— Mort ! répondirent tous les fantômes ensemble.

— Bonté du ciel ! et le nouvel an ?

— Passé ! disent les fantômes.

— Quoi ! s'écria-t-il en frissonnant… je me suis égaré en montant ici dans les ténèbres, et suis tombé au bas de la tour… Je suis tombé il y a un an !

— Il y a neuf ans, répliquèrent les fantômes ; et en répondant ainsi, ils cessèrent le geste de tendre la main ; puis là où étaient

leurs spectres, Trotty ne vit plus que les cloches.

Et elles sonnèrent, leur heure étant revenue, et de nouveau d'immenses multitudes de fantômes apparurent ; de nouveau ils se mêlèrent confusément comme ils avaient fait auparavant : de nouveau ils s'évanouirent dès que les cloches se turent, et ils s'évanouirent dans le néant.

« Qui sont ces figures ? demanda Trotty à son guide. Qui sont-elles ? ou suis-je fou ?

— Ce sont les Esprits des cloches ; la personnification de leurs sons aériens. Ils prennent toutes les formes, ils exercent toutes les fonctions que leur donnent les espérances et les pensées des mortels, d'après les souvenirs que ceux-ci ont recueillis dans le passé.

— Et vous, demanda Trotty avec un air égaré, qui êtes-vous ?

— Silence ! silence ! répondit le petit génie, regarde là, là. »

Le génie montrait une pauvre chambre. Trotty y reconnut Meg, sa fille chérie, travaillant à une broderie dont il l'avait souvent vue s'occuper. Il ne fit aucun effort pour lui donner un baiser de père ; il ne tenta pas de la presser sur son cœur ; il sentait que ces caresses n'existaient plus pour lui. Mais il retint sa respiration haletante ; il essuya les larmes qui voilaient ses yeux, afin de la regarder, afin de ne regarder qu'elle, elle seule !

Ah ! qu'elle était changée, oui, bien changée ! quel nuage avait terni la limpidité de ses beaux yeux ! comme les couleurs avaient disparu de ses joues ! belle encore, toujours aussi belle, mais l'Espérance, l'Espérance, l'Espérance, ah ! où était-elle, cette Espérance si fraîche qui avait parlé à ce pauvre père comme une voix ?

Meg leva les yeux de dessus son ouvrage, cherchant une compagne assise auprès d'elle. Le vieillard suivit son regard et tressaillit.

Dans la femme faite il reconnut tout d'abord la jeune fille ; dans ses longs cheveux soyeux il reconnut les mêmes boucles d'un âge plus tendre, et autour des lèvres l'expression enfantine ; ses yeux se tournaient sur Meg avec le même intérêt qui les animait lorsque Trotty lui-même l'eut apportée autrefois toute petite à sa fille.

Oh ! il ne se trompait pas. Vainement il eût voulu douter ; il ne le pouvait. Malgré quelque chose qui lui paraissait noble et imposant dans cette figure, quelque chose d'indéfini et qui distingue la femme de l'enfant… c'était la même, la petite Lilian, la nièce de Will Fern.

Silence, elles parlent :

« Meg, disait Lilian avec hésitation, vos yeux abandonnent bien souvent votre ouvrage pour me regarder.

— Mes yeux sont-ils tellement changés qu'ils vous fassent peur ? répondit Meg.

— Non, ma chère amie ! non… vous souriez vous-même en le supposant… Pourquoi ne pas sourire en me regardant, Meg ?

— Mais je souris, il me semble ? répondit-elle, souriant en effet.

— Maintenant, oui, dit Lilian, mais ce n'est pas toujours ainsi. Lorsque vous me croyez occupée et ne vous voyant pas, vous semblez si inquiète et si soucieuse que j'ose à peine lever les yeux.

Certes, il n'y a guère de motifs de sourire dans cette vie rude et pénible… Mais vous étiez autrefois si gaie !

— Ne le suis-je plus ? s'écria Meg avec un accent d'alarme, et se levant de sa chaise pour aller l'embrasser. Est-ce que je rends plus lourd encore pour vous, Lilian, le fardeau de notre vie ?

— Vous, vous seule vous faites que cette vie ne ressemble pas à la mort, répondit Lilian qui l'embrassa avec tendresse. Sans vous, Meg, je ne sais si je désirerais vivre. Un travail si continuel ! tant d'heures, tant de jours, tant de longues et interminables nuits d'un travail qu'il faut recommencer éternellement, non avec l'espoir d'amasser des richesses, de vivre grandement ou dans l'aisance, que dis-je ? avec l'espoir d'avoir seulement de quoi faire un repas frugal, mais pour gagner un morceau de pain, mais pour avoir seulement de quoi vivre, de quoi entretenir en nous la force de travailler encore, de souffrir encore et de conserver la conscience de notre dure destinée ! Ah ! Meg, Meg ! comment le monde cruel peut-il avoir le courage d'être témoin d'existences si malheureuses !… Elle prononça cette dernière phrase en élevant la voix et embrassant Meg avec l'expression d'une amère douleur.

« Lilly ! dit Meg avec une douce flatterie et en écartant les cheveux qui tombaient sur son visage mouillé de larmes, quoi ! Lilly, vous si jolie et si jeune ! »

Lillian l'interrompit, et lui adressant un regard suppliant : « Ah ! s'écria-t-elle, c'est là ce qui est pire encore ; oui, pire que tout ! Souhaitez plutôt que je devienne tout à coup vieille, Meg ! vieille, flétrie, ridée, mais délivrée des pensées affreuses qui me tentent dans ma jeunesse. »

Trotty se retourna pour regarder son guide… Le génie des carillons avait fui… il n'était plus là !

Trotty lui-même avait quitté la place. Un changement s'était fait autour de lui. Il était au château de Bowley ; une grande solennité se célébrait dans cette résidence de sir Joseph Bowley, l'ami, le père du pauvre, en l'honneur du jour de naissance de lady Bowley. Or, lady Bowley était née le premier jour de l'an (ce que les gazettes locales considéraient comme une indication précise de la Providence qui avait voulu que le chiffre I appartînt spécialement à lady Bowley dans l'ordre de la nature) ; c'était donc le premier jour de l'an qu'avait lieu cette grande fête.

Bowley-Hall était rempli de visiteurs. Il y avait le monsieur au visage rouge, il y avait M. Filer, il y avait l'alderman Cute… l'alderman Cute avait une sympathie naturelle pour les gens titrés, et il s'était de plus en plus lié avec sir Joseph Bowley, reconnaissant de son aimable lettre… il était même devenu l'ami de la famille… Il y avait bien d'autres hôtes encore ; parmi eux errait le fantôme de Trotty, pauvre fantôme qui regardait tristement à droite et à gauche pour retrouver son guide.

Il devait y avoir un dîner d'apparat dans la grande salle du château. À ce dernier, sir Joseph Bowley, en sa qualité d'ami et de père des pauvres, devait prononcer son grand discours. Certains plum-poudings devaient être mangés par ses amis et enfants dans une autre salle. Au signal convenu, amis et enfants, venant se mêler parmi leurs amis et pères, devaient former une seule famille, et il n'y aurait aucun œil qui ne versât une larme d'émotion.

Mais il devait arriver plus encore… oh ! oui, beaucoup plus ; sir Joseph Bowley, baronnet et membre du parlement, devait jouer une partie aux quilles… (de vraies quilles…) avec ses tenanciers. « Ce qui rappelle tout à fait, dit l'alderman Cute, le temps du vieux roi Hall, du gros roi Hall, du joyeux roi Hall. Oh ! beau caractère !

— Très-beau, dit M. Filer sèchement. Très-beau caractère pour épouser des femmes et les tuer. J'ajouterai en passant que ce roi Henri VIII dépassa de beaucoup la moyenne ordinaire des épouses qu'on peut avoir.

— Vous épouserez les belles dames et ne les tuerez pas, vous, eh ! mon gentil garçon ? dit l'alderman Cute à l'héritier de sir Joseph Bowley, âgé de douze ans. Nous verrons bientôt ce petit gentleman au Parlement, ajouta l'alderman en le prenant par les épaules et affectant un air aussi réfléchi que possible. Oui, bientôt nous entendrons parler de ses succès aux élections, de ses discours à la chambre, des ouvertures que lui feront les ministres, de ses brillantes promesses de toute sorte. Ah ! nous ferons nos petites harangues à son sujet dans le conseil de la cité, je le garantis… et cela avant que nous ayons le temps de tourner la tête.

— Ah ! quelle différence de souliers et de bas ! pensa Trotty : et cependant son cœur s'attendrit même en faveur de cet enfant du riche, pour l'amour de ces enfants sans souliers et sans bas prédestinés (par le décret de l'alderman) à tourner à mal et qui auraient pu être les enfants de la pauvre Meg.

— Richard ! soupira Trotty en errant parmi tout ce monde, où est-il ? je ne puis trouver Richard ! où est Richard ? »

Il n'était guère probable qu'il fût là, s'il vivait encore. Mais Trotty se sentait seul dans la foule joyeuse ; le chagrin le troublait : il s'en allait de côté et d'autre, cherchant son guide et disant : « Où est Richard ? montrez-moi Richard. »

Il errait ainsi, lorsqu'il rencontra M. Fish, le secrétaire confidentiel de sir Joseph Bowley. M. Fish était dans une grande agitation. « Hélas ! hélas ! s'écriait M. Fish, où est l'alderman Cute ? quelqu'un a-t-il vu l'alderman ? »

Vu l'alderman ? en vérité, qui pouvait ne pas avoir vu l'alderman ? Un homme si considérable et si affable ! un homme si empressé de répondre au désir naturel que tout le monde avait de le voir ! S'il avait un défaut, c'était de se mettre constamment en vue, et partout où étaient les gens de rang et de fortune, les grands… attiré sans doute par la sympathie réciproque des grandes âmes, on était sûr de voir l'alderman Cute.

Plusieurs voix répondirent qu'il était dans le cercle qui se faisait autour de sir Joseph. M. Fish se fraya un passage jusque-là, le trouva et l'emmena avec mystère dans l'embrasure de la croisée la plus proche. Trotty les rejoignit… nullement de son gré… il sentait que ses pas l'entraînaient malgré lui dans cette direction.

« Mon cher alderman Cute, dit M. Fish, venez un peu plus par ici. Il est arrivé le plus épouvantable événement. Je reçois à l'instant même cette nouvelle ; je pense qu'il vaudra mieux ne pas en informer sir Joseph avant la fin de la journée. Vous connaissez sir Joseph et me donnerez votre avis. Le plus épouvantable et le plus déplorable événement !

— Fish, répondit l'alderman, Fish, mon estimable ami, de quoi s'agit-il ? Rien de révolutionnaire, j'espère. Aucune tentative de

contrainte dirigée contre les magistrats ?

— Deadles, le banquier, reprit le secrétaire avec son air effaré, Deadles, Frères, qui devait être ici aujourd'hui… un des syndics de la compagnie des orfèvres…

— Il n'a pas suspendu ses payements ? s'écria l'alderman… impossible ! …

— Suicidé !

— Bonté de Dieu !

— Il s'est introduit un canon de pistolet dans la bouche et s'est fait sauter la cervelle, dit M. Fish. Sans motif… une fortune de prince…

— Un homme aussi haut placé ! s'écria l'alderman, un homme si riche, un des hommes les plus considérables de la cité de Londres ! Suicidé ! M. Fish, tué de sa propre main ?

— Ce matin même, répondit M. Fish.

— Oh ! le cerveau ! le cerveau ! s'écria le pieux alderman levant les mains au ciel. Oh ! les nerfs ! les nerfs ! oh ! les mystères de cette machine appelée homme ! qu'il faut peu de chose pour la détraquer ! Pauvres créatures que nous sommes ! peut-être un dîner, monsieur Fish. Peut-être la conduite de son fils, qui, m'a-t-on dit, se dérangeait chaque jour davantage, et prenait l'habitude de tirer des lettres de change sur lui sans le moindre avis. Un homme très-respectable ! un des hommes les plus respectables que j'aie jamais connus. Exemple lamentable, monsieur Fish ! calamité publique. Je me ferai un point d'honneur de porter à son enterrement le deuil le plus sévère. Un homme très-respectable !

Mais il y a quelqu'un là-haut ! il faut nous soumettre, monsieur Fish, il faut nous soumettre.

— Quoi alderman ! pas un mot de votre résolution de supprimer le suicide et le reste ? Rappelez-vous, magistrat, l'orgueil de votre morale ; allons, alderman, armez-vous de votre balance. Dans un des plateaux est votre banquier, dans l'autre, dans celui qui est vide, mettez-moi la détresse de quelque pauvre femme qui s'est suicidée, elle aussi, après avoir longtemps souffert les angoisses de la faim, après avoir tant pleuré que ses larmes se sont taries, que son cœur même s'est desséché. Pesez-les tous les deux, nouveau Daniel, votre jugement est attendu par l'audience ; cette foule d'infortunés est attentive à la lugubre comédie que vous jouez devant elle. Ou supposons que vous perdiez aussi la raison, cette supposition n'est pas si invraisemblable, supposons que vous aussi vous vous coupiez la gorge pour apprendre à vos semblables (si vous avez un semblable) s'il est juste de comparer votre démence au milieu de toutes les aisances de la vie avec celle des cœurs éprouvés par des malheurs réels… Eh bien ! que diriez-vous ? »

Ces réflexions se présentèrent à l'esprit de Trotty, comme si les paroles qui les exprimèrent avaient été prononcées par une voix étrangère dans son propre cœur. L'alderman Cute promit à M. Fish qu'il l'aiderait à annoncer prudemment la triste catastrophe à M. Joseph quand la journée serait terminée. Ils se séparèrent ensuite après que l'alderman eut presque démis le poignet de Fish en lui serrant la main dans l'amertume de son âme et en répétant : « Le plus respectable des hommes !.., en vérité, je ne comprends pas comment le ciel permet de si fatales afflictions sur la terre. Vraiment, ajouta-t-il, si on ne réfléchissait aux se-

crets desseins de la Providence, on croirait qu'il existe de temps à autre de telles secousses de notre planète qu'elles affectent toute l'économie animale. Deadles, Frères ! … »

La partie de quilles eut un immense succès. Sir Joseph y montra une grande adresse. Son fils, Master Bowley, fut digne de son père, et chacun de s'écrier que puisque un Baronnet et le Fils d'un Baronnet jouaient aux quilles, le pays ne pouvait que prospérer rapidement.

Àl'heure convenable on servit le banquet. Trotty se rendit involontairement à la salle du festin comme les autres ; car il s'y sentait entraîné par une impulsion plus forte que son libre arbitre. Ce fut un spectacle d'une gaîté extrême. Les dames étaient très-belles, les convives de bonne humeur, ravis et joyeux. Lorsque les portes s'ouvrirent et que les gens de la campagne entrèrent en foule vêtus de leur costume rustique, ce fut la plus magnifique scène de la journée : mais Trotty ne cessait de murmurer : « Où est Richard ? il serait venu la consoler et lui prêter appui ! je ne vois pas Richard. »

On avait prononcé des discours ; on avait proposé la santé de lady Bowley ; sir Joseph Bowley avait remercié ; il avait fait sa grande harangue en démontrant jusqu'à l'évidence qu'il était l'Ami, le Père des Pauvres ; il avait proposé pour toast : « À ses amis et à ses enfants ! à la dignité du travail ! … » soudain un léger trouble se manifesta au bout de la table. L'attention de Trotty fut appelée de ce côté. Après un moment de confusion, de bruit et de résistance, un homme se fit faire place et s'avança seul.

Ce n'était pas Richard. Non ; mais quelqu'un à qui Trotty avait pensé aussi et qu'il avait cherché plus d'une fois des yeux. Dans

une salle moins bien éclairée, il aurait pu douter de l'identité de cet homme si épuisé, si courbé, si vieilli ; mais avec le torrent de lumières qui rayonnait sur cette tête blanchie, sur ces traits ridés, Trotty reconnut tout d'abord Will Fern.

« Qu'est-ce donc ? s'écria sir Joseph en se levant. Qui a fait entrer cet homme ? c'est un criminel échappé de prison. Fish, monsieur Fish, voulez-vous avoir la bonté…

— Une minute, dit Will Fern, une minute ! Madame, vous êtes née à pareil jour, le jour du nouvel an. Je vous demande de m'obtenir une minute pour me faire entendre. »

Lady Bowley intercéda pour lui, et sir Joseph reprit son siège avec une dignité naturelle. L'homme en guenilles, car le nouveau-venu était misérablement vêtu, promena ses regards sur l'assemblée et la salua humblement.

« Gens riches, dit-il, vous avez bu à la santé du travailleur, regardez-moi !

— Sorti de prison… dit M. Fish.

— Sorti de prison ! répéta Will, et ce n'est ni la première, ni la seconde, ni la troisième, ni même la quatrième fois. »

M. Filer fit encore ici à part son éternelle observation, pour dire que quatre fois était plus que la moyenne, et que Will devait être bien honteux.

» Gens riches, dit Fern, regardez-moi ; vous voyez que je ne puis tomber plus bas ; vous ne pouvez plus rien pour venir à mon secours, car, ajouta-t-il en se frappant la poitrine et branlant la tête, le moment est passé où vos bonnes paroles et vos actes de

charité auraient pu me faire du bien… il est passé avec le parfum des fèves ou de la luzerne de l'année dernière. C'est pour ceux-ci (montrant du doigt les paysans), c'est pour eux que je veux vous parler, et puisque vous êtes tous réunis ensemble, écoutez la Vérité une fois dans votre vie.

— Il n'est personne ici, dit sir Joseph Bowley, qui voudrait le prendre pour son interprète.

— Vraisemblablement, sir Joseph ; je le crois. Ce que je vais vous dire n'en sera pas moins la vérité. Peut-être ce n'est pas sans preuves que je vais parler. Gens riches, j'ai vécu maintes années dans ce canton. Vous pouvez apercevoir ma chaumière là-bas par-dessus la palissade qui s'est affaissée. J'ai cent fois vu les dames la dessiner dans leurs albums. J'ai entendu dire qu'elle ferait très-bien dans une peinture. Mais il n'y a pas de mauvaise saison dans les peintures, et cette chaumière est meilleure pour figurer en tableau que pour servir d'abri à quelqu'un qui l'habite. Eh bien ! j'y ai vécu, moi… vécu d'une vie bien dure, bien amère, croyez-le, chaque jour de l'année, oui, chaque jour, vous pouvez en juger par vous-mêmes. »

Il parlait comme il avait parlé le soir que Trotty le rencontra dans la rue. Sa voix était plus sourde et plus rauque, avec un tremblement par intervalles ; mais la colère ne l'éleva jamais au-dessus de cette intonation ; il conserva jusqu'au bout l'accent égal et ferme qui convenait au simple récit qu'il faisait.

« Il est plus difficile que vous ne pensez, gens riches, de s'élever honnêtement dans une pareille demeure. Que j'y sois devenu un homme et non pas une brute, c'est quelque chose, je vous assure quelque chose qui peut parler en ma faveur ; je veux parler

de ce que j'étais. Ce que je suis, c'est autre chose ; il n'y a plus rien à dire ni à faire pour moi : c'est une affaire finie.)

« Je suis enchanté que cet homme soit entré, remarqua sir Joseph en promenant autour de lui un regard serein. Ne l'interrompez pas. Il semble que la chose soit providentiellement ordonnée. Cet homme est un Exemple, un Exemple vivant. J'espère avec confiance que cet exemple ne sera pas perdu pour mes amis ici assemblés. »

« Je traînai ma vie comme je pus, continua Fern après un moment de silence, je ne sais trop quelle vie, et qui pourrait le savoir ? — mais une vie si pénible que je ne pouvais prendre un air gai, ni faire croire que je fusse autre chose que ce que j'étais. Or, messieurs, vous, messieurs, qui siégez aux assises, quand vous voyez un homme avec l'expression du mécontentement sur son visage, vous vous dites les uns aux autres : Cet homme m'est suspect. J'ai mes doutes, dites-vous, sur ce Will Fern. Surveillez-moi cet homme. Je ne dis pas, messieurs, que ce ne soit pas naturel. Tout ce que je dis, c'est que c'est ainsi, et, de ce moment, tout ce que fera Will Fern et tout ce qu'il ne fera pas — c'est tout un — tout tourne contre lui. »

L'alderman Cute accrocha ses pouces à ses goussets de gilet, et, se renversant sur sa chaise, regarda d'un air souriant un fabricant de chandelles, son voisin, comme pour lui dire ; « Sans doute ! je vous le disais bien ; la plainte commune… Dieu nous bénisse ! nous sommes au courant de ces choses-là — moi et la nature humaine. »

« Maintenant, messieurs, reprit Will Fera en gesticulant et avec une rougeur momentanée sur son pâle visage, voici

comment nous sommes traqués et poursuivis par vos lois quand nous en sommes réduits là : j'essaie d'aller vivre ailleurs, et je suis un vagabond… en prison ! … Je reviens ici. Je vais dans le bois cueillir quelques noisettes, et je casse, sans le vouloir, une petite branche ou deux… en prison ! … Un de vos garde-chasse m'aperçoit en plein jour un fusil à la main, près de mon morceau de jardin… en prison ! … Je me laisse aller naturellement à quelque expression de colère contre cet homme, lorsque je suis relâché… en prison ! … Je coupe un bâton… en prison ! … Je ramasse et mange une pomme pourrie ou un navet… en prison !… Quand je sors, j'ai à faire une marche de vingt milles, j'ai faim et je tends la main à un passant sur la route… en prison ! … Enfin, le constable, le garde-chasse, n'importe qui, me rencontre n'importe où, faisant n'importe quoi ! en prison en prison ! car c'est un vagabond, un gibier de prison, et la prison est sa seule demeure. »

L'alderman fit encore ici un hochement de tête significatif comme pour dire : « Une excellente demeure, certainement ! »

« Parlé-je ainsi pour plaider ma cause ? s'écria Fern. Qui peut me rendre ma liberté ? Qui peut me rendre ma bonne réputation ? Qui peut me rendre mon innocente nièce ? Ce ne sont ni les lords ni les ladies de l'Angleterre ; mais, messieurs, messieurs, en vous occupant de ceux qui sont comme moi, commencez par où il faut commencer. Que votre bienfaisance nous donne de meilleures demeures lorsque nous sommes dans nos berceaux, de meilleurs aliments lorsque nous travaillons pour vivre, des lois plus indulgentes pour nous ramener lorsque nous sortons du droit chemin, et ne mettez pas sans cesse une prison devant nous… à chaque pas une prison. Vous ne pourrez alors

avoir aucuns bons procédés pour le travailleur qu'il ne les accepte avec empressement et reconnaissance, car le travailleur a le cœur droit : il est patient et pacifique. Mais il faut d'abord diriger sa droiture naturelle ; car si vous attendez qu'il soit perdu et ruiné comme moi ou comme un de ceux qui sont ici, son cœur est déjà loin de vous. Ramenez-le, gens riches, ramenez-le ! Ramenez-le avant que, sa Bible même n'ayant plus le même sens pour son esprit aliéné, les mots lui disent le contraire de ce qu'ils vous disent à vous ; et c'est ainsi qu'en prison j'ai souvent cru lire : — Partout où tu iras, je ne puis aller ; partout où tu habiteras, je n'habiterai pas ; ton peuple ne sera pas mon peuple ; ni ton Dieu mon Dieu. »

Une agitation soudaine éclata dans la salle. Trotty. crut d'abord que plusieurs des assistants s'étaient levés pour chasser cet homme, et que de là provenait le changement qui s'opérait à ses yeux ; mais, presque au même moment, la salle et toute l'assemblée avaient disparu à la fois, et il se retrouvait de nouveau près de sa fille, assise encore pour continuer son ouvrage, dans un grenier plus pauvre et plus misérable, où Lilian n'était plus à côté d'elle.

Le métier auquel Lilian avait travaillé était mis de côté sur une tablette et recouvert d'un linge. La chaise sur laquelle elle s'était assise avait été retournée contre la muraille. Il y avait toute une histoire écrite dans ces petites circonstances et aussi dans la tristesse du visage de Meg. Ah ! qui aurait pu ne pas la comprendre !

Meg se fatigua les yeux sur son ouvrage jusqu'à ce qu'il fît trop noir pour voir le fil que dirigeait ses doigts ; puis, à la nuit close, elle alluma sa mince chandelle et continua de travailler. Son vieux père restait là toujours invisible, les regards fixés sur sa

fille, plein d'amour pour elle… de l'amour le plus tendre, et lui parlant avec sa voix la plus affectueuse du temps passé et de des cloches chéries… quoiqu'il sût bien, le pauvre Trotty, quoiqu'il sût qu'elle ne pouvait l'entendre.

Une bonne partie de la soirée s'était écoulée ainsi lorsqu'on frappa à la porte, Meg l'ouvrit. Un homme était sur le seuil, une espèce de garnement à l'air grognon, un ivrogne usé par l'intempérance et le vice, les cheveux mal peignés, la barbe longue st sale, mais à qui il restait quelque chose qui indiquait un homme ayant eu santé, force et bonne mine dans sa jeunesse…

Il s'arrêta jusqu'à ce qu'elle lui permît d'entrer, et alors Meg, reculant à quelques pas de la porte ouverte, le regarda silencieusement et tristement. Trotty était enfin satisfait : il voyait Richard.

« Puis-je entrer, Marguerite ?

— Oui, entrez, entrez. »

Heureusement que Trotty l'avait reconnu avant qu'il parlât ; car, dans le doute, cette voix rauque et discordante lui aurait fait penser que ce n'était pas Richard, mais tout autre.

Il y avait deux chaises dans la chambre. Meg donna la sienne à Richard, et resta debout à une certaine distance, écoutant ce qu'il allait dire.

Il demeura quelque temps silencieux, baissant son œil distrait avec un sourire terne et stupide, offrant le spectacle d'une dégradation si profonde, d'un abattement si abject, d'une déchéance si misérable, que Meg se couvrit les yeux de ses deux mains et détourna la tête, de peur qu'il ne vît combien elle était émue.

Réveillé par le frôlement de sa robe ou tout autre bruit insignifiant, il releva la tête et commença à parler comme s'il ne faisait que d'entrer.

« Toujours à l'ouvrage, Marguerite. Vous travaillez tard ?

— Oui, généralement.

— Et de grand matin ?

— Et de grand matin.

— C'est ce qu'elle m'a dit… Elle m'a dit que vous ne vous fatiguiez jamais, ou ne vouliez jamais convenir que vous fussiez fatiguée… et cela pendant tout le temps qu'elle a vécu avec vous… pas même lorsque vous tombiez en faiblesse, autant par l'effet d'un jeûne prolongé que par l'excès du travail… Mais je vous l'ai déjà dit la dernière fois que je suis venu.

— Vous me l'avez dit, répondit-elle, et je vous ai supplié de ne plus le dire, et vous m'en fîtes la promesse solennelle, Richard.

— Une promesse solennelle, répéta-t-il avec un sourire hébété et un regard effaré ; une promesse solennelle ; certainement, une promesse solennelle !

On eût dit que Richard se réveillait une seconde fois, et, comme la première, il ajouta avec plus d'animation :

« Comment puis-je faire autrement, Marguerite ? Que puis-je faire ? elle est encore revenue me trouver.

— Encore ! s'écria Meg joignant les mains. Ah ! pense-t-elle à moi si souvent ? Est-elle vraiment revenue ?

— Vingt fois au moins, dit Richard. Marguerite, elle me harcèle, elle me suit dans la rue et me le jette dans la main. J'entends le bruit de son pas sur les cendres, lorsque je suis à la forge (ah ! ah ! ce n'est guère souvent), et avant que j'aie tourné la tête, sa voix me dit : « Richard, ne regardez pas. Prenez, pour l'amour du ciel, donnez-lui cela. » Elle me l'apporte où je demeure ; elle me l'envoie dans des lettres ; elle frappe à la fenêtre et le laisse sur le rebord. Que puis-je faire ? le voilà ! »

Il tendit la main et montra une petite bourse en faisant sonner l'argent qu'elle contenait.

« Cachez-le, dit Meg, cachez-le ! Lorsqu'elle reviendra, dites-lui, Richard, que je l'aime du fond de mon âme ; que je ne me couche jamais sans prier le ciel pour elle ; que dans ma solitude, je ne cesse de penser à elle en travaillant ; qu'elle est avec moi nuit et jour ; que si je mourais demain, je me souviendrais d'elle en rendant le dernier soupir : mais que je ne puis regarder cet argent. »

Richard retira la main, et fermant les doigts sur la bourse, dit avec une sorte de réflexion apathique :

« Je le lui ai bien dit. Je le lui ai dit aussi clairement que possible. Plus de douze fois, j'ai reporté cette bourse au seuil de sa porte ; mais lorsqu'elle est revenue une dernière fois, et que je me suis trouvé face à face avec elle, que pouvais-je faire ?

— Vous l'avez vue ! s'écria Meg ; vous l'avez vue ! Ah ! Lilian, ma chère fille ! ah ! Lilian ! Lilian !

— Je l'ai vue, continua Richard, plutôt en suivant lentement le cours de sa propre réflexion que pour répondre à Meg. Elle était

là, tremblante… Comment est-elle, Richard ? m'a-t-elle dit. Parle-t-elle toujours de moi ? Est-elle maigrie ? Mon ancienne place à table ?… qu'y a-t-il à mon ancienne place ? et le métier sur lequel elle m'apprit à broder… l'a-t-elle brûlé, Richard ? Voilà ce qu'elle m'a dit. Elle était là ! »

Meg étouffa ses soupirs, et, les yeux inondés de larmes, se pencha pour écouter sans perdre une parole.

Richard resta accoudé sur ses genoux et penché en avant de sa chaise, comme si ce qu'il disait eût été écrit en caractères à peine lisibles sur le parquet, hésitant même quelquefois comme s'il avait quelque embarras à les déchiffrer. Il continua :

« Je suis tombée bien bas, Richard, m'a-t-elle dit, et vous devez comprendre combien j'ai souffert en me voyant renvoyer cette bourse, puisque je me décide à vous la rapporter encore moi-même. Mais vous l'avez aimée autrefois — beaucoup aimée, si j'ai bonne mémoire. On s'est interposé entre elle et vous… des craintes, des jalousies, des doutes, des piqûres d'amour-propre vous ont séparé d'elle… mais vous l'aimez, si j'ai bonne mémoire… Et c'est vrai, ajouta Richard, qui reprit après un moment d'interruption : — Eh bien ! Richard, si vous l'avez aimée… si vous avez encore quelques égards pour celle qui fut bonne comme elle, portez-lui ceci une dernière fois. Dites-lui une dernière fois combien je vous ai prié et supplié, dites-lui que j'ai appuyé ma tête sur votre épaule… où aurait pu s'appuyer sa tête à elle ; dites-lui combien je me suis humiliée devant vous, Richard ; dites-lui que vous m'avez regardée, que la beauté qu'elle aimait à vanter a disparu de mon visage… disparu tout-à-fait, et qu'à la place de cette Lilian si jolie, vous n'avez plus vu qu'une pauvre fille dont l'aspect blême la ferait pleurer ; dites-lui tout — repor-

tez-lui cela, et elle ne vous refusera plus — elle n'en aura pas le cœur… »

Ainsi parlait Richard, répétant ces dernières phrases en homme qui parle dans un rêve, jusqu'à ce que, se réveillant encore, il se leva et dit :

« Vous ne voulez pas la prendre, Marguerite ? »

Elle secoua la tête et fit un geste suppliant pour l'engager à partir.

« Bonsoir, Marguerite.

— Bonsoir. »

Richard se retourna pour la regarder ; il fut frappé soudain de l'expression de son chagrin, et peut-être de la pitié pour lui-même qu'indiquait le tremblement de sa voix. Ce fut une émotion vive et rapide. Pendant un moment, un éclair de son ancien attachement sembla réchauffer ce cœur… mais le moment d'ensuite Richard s'en allait comme il était venu, et cet éclair faible d'une flamme éteinte ne put provoquer en lui la honte de sa dégradation.

Dans la situation où était Meg, il n'y a pas de chagrin, pas de torture de l'âme ou du corps qui dispense de travailler. Meg s'assit et se remit à son ouvrage. Minuit sonna, elle travaillait encore.

Meg avait un maigre feu ; la nuit étant très-froide, elle se levait par intervalles pour le raviver. Au moment où les cloches sonnèrent minuit et demi, elle entendit frapper doucement à sa porte. Avant de pouvoir se demander qui ce pouvait être à une pareille heure, la porte s'ouvrit.

Ô Jeunesse et Beauté, vous que le bonheur devrait accompagner toujours, vous qui êtes heureuses, regardez ! Ô Jeunesse et Beauté, vous qui charmez tout ce qui vous entoure, vous qui êtes une bénédiction du ciel, regardez !

Meg vit entrer une femme — elle prononça son nom avec un cri : Lilian ! Au même instant, Lilian tombait à ses genoux, se cramponnait à sa robe.

« Relevez-vous, ô ma chère ! relevez-vous, ma bien-aimée Lilian !

— Jamais, jamais plus, Meg ! Non, ici, ici, près de vous, attachée à vous, sentant votre souffle chéri sur mon visage.

— Ma Lilian ! bien chérie Lilian ! enfant de mon cœur. Aucun amour de mère ne saurait être plus tendre que le mien. Reposez votre tête sur mon sein.

— Jamais plus, Meg, jamais. La première fois que je vous vis, Meg, vous vous mîtes à genoux près de moi. C'est à genoux près de vous que je veux mourir. Ici, ici.

— Vous voilà revenu, mon trésor ! nous vivrons ensemble, travaillerons ensemble, espérerons ensemble, mourrons ensemble !

— Ah ! un baiser sur ma bouche, Meg ; vos bras autour de moi ; serrez-moi sur votre cœur ; regardez-moi de votre doux regard ; mais ne me relevez pas. Que ce soit ici ; laissez-moi à genoux pour voir une dernière fois votre visage chéri. »

Ô Jeunesse et Beauté, vous qui devriez être si heureuses, vous qui l'êtes, regardez ! ô Jeunesse et Beauté, vous qui êtes une bénédiction du ciel, regardez.

« Pardonnez-moi, Meg, vous, ma bien chérie ; pardonnez-moi. Je sais que vous me pardonnez, je le sais et je le vois — mais dites-le, Meg. »

Elle le dit en baisant le front de Lilian, et en serrant dans ses bras celle dont, hélas ! elle sentait battre pour la dernière fois le cœur désolé !...

« Que la bénédiction de celui qui pardonne dans le ciel soit avec vous, ma bien-aimée ! Encore un baiser, Meg. il souffrit que la Chananéenne s'assît à ses pieds et les essuyât avec ses cheveux. Ô Meg ! quel trésor de miséricorde ! »

Lorsqu'elle fut morte, le génie des carillons revint, innocent et radieux, toucha le vieillard de sa petite main et lui fit signe de le suivre.

QUATRIÈME QUART.

Les figures fantastiques des cloches ont reparu, mais dans une réminiscence plus incertaine ; les carillons ont sonné de nouveau, mais n'ont laisse qu'un écho plus vague ; l'essaim des fantômes s'est reproduit, mais pour s'évanouir plus rapidement dans la confusion de leur multitude innombrable ; une nouvelle série d'années s'est écoulée ; Trotty le sait, sans pouvoir s'expliquer comment, et le voilà qui, escorté par le petit génie, assiste à une scène de la vie humaine. Que d'embonpoint, quel teint vermeil, quel air confortable ! quel admirable couple ! car ils ne sont que deux, mais leurs visages ont des couleurs pour dix. Les voilà assis devant un feu brillant avec une petite table basse entre eux ; un

parfum de thé chaud et de ces petits pains beurrés qu'on appelle muffins, avertit Trotty que cette table était tout-à-l'heure servie ; mais toutes les tasses et toutes les soucoupes sont propres et rangées à leur place, sur les rayons du buffet ; la fourchette aux rôties pend à son coin ordinaire, ouvrant ses quatre doigts oisifs comme une main tendue au gantier qui lui prend mesure. — Il ne restait plus d'autres indices visibles du petit régal qui venait d'avoir lieu que sur les moustaches du chat, qui imitait avec sa voix le bruit d'un rouet en se léchant encore, et dans le teint animé de son maître et de sa maîtresse, ce couple plus gras peut être que gracieux.

Ce bienheureux couple (mari et femme évidemment) avait fait un partage égal du feu et regardait les étincelles et les molécules ardentes qui tombaient dans la grille du foyer, tantôt s'oubliant dans un léger somme, tantôt se réveillant, lorsque quelque charbon plus gros se détachait de la masse et semblait menacer de la chute des autres.

Le feu n'était nullement en danger d'une extinction soudaine, car non-seulement il rayonnait dans la petite chambre, sur les panneaux de la porte vitrée et sur le rideau à demi tiré sur les carreaux, mais encore jusque dans la boutique au-delà, petite boutique tout-à-fait engorgée par l'abondance de ses denrées, vraie boutique vorace qu'on aurait pu comparer à ce gouffre vivant, l'estomac glouton du requin, pour qui tout est poisson. Tout passait par cette boutique : fromage, beurre, bûches, savons, cornichons, allumettes, lard, bière, champignons de garde-robe, confitures, cerfs-volants, graines de millet, jambon, balais de bouleau, pierres à foyer, sel, vinaigre, cirage, harengs saurs, papiers, sauces aux champignons, lacets de corset, pains, volants,

œufs, crayons d'ardoise. Il serait difficile d'énumérer tous les autres articles accumulés dans cet entrepôt, tels que ficelles, oignons, chandelles, paniers à salade et brosses qui pendaient au plafond comme des fruits extraordinaires, tandis que diverses corbeilles de formes étrangères, exhalant des senteurs aromatiques, attestaient l'exactitude de l'enseigne qui informait le public que le marchand établi dans cette boutique était débitant patenté de thé, de café, de poivre et de tabacs.

Trotty put jeter un coup-d'œil sur ceux de ces articles que rendait visibles le rayonnement de la flamme du foyer, plutôt que la clarté moins gaie de deux lampes fumeuses allumées dans la boutique elle-même, mais qu'on eût dit étouffées par l'air épais ; puis, ramenant ses regards sur une des deux personnes assises près du feu, Trotty n'eut aucune peine à reconnaître son ancienne connaissance, la grosse Mrs. Chickenstalker, déjà très-disposée à la corpulence lorsqu'il avait eu affaire à elle dans son commerce d'épicière, cette Mrs. Chickenstalker à qui il devait un petit arriéré de compte.

Il lui fut plus difficile de se rappeler qui pouvait être son compagnon. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il avait vu ce large et triple menton, ces yeux étonnés qui semblaient avoir peur de se perdre tout-à-fait dans la graisse molle du visage ; ce nez affligé de l'infirmité d'un reniflement continu ; cette poitrine haletante, et les autres agréments naturels du personnage. En effet, l'associé de Mrs. Chickenstalker, son associé dans le commerce de l'épicerie, et son associé dans les accidents du mariage, fut à la fin reconnu pour l'ancien portier de sir Joseph Bowley, bienheureux apoplectique que l'imagination de Trotty avait assorti avec Mrs. Chickenstalker, depuis le jour qu'introduit par lui

dans la maison de sir Joseph, il avait reçu une si grave semonce à propos de sa petite dette.

Trotty ne pouvait trouver un vif intérêt dans un pareil changement après tous ceux qu'il avait vus ; mais, par un irrésistible enchaînement de souvenirs et d'idées, il chercha involontairement derrière la porte du salon la planche noire où les comptes des pratiques étaient ordinairement inscrits à la craie. Il n'y aperçut pas son nom ; il y en avait d'autres, mais qui lui étaient étrangers et en plus petit nombre qu'autrefois, d'où il augura que le ci-devant concierge était partisan des affaires au comptant, et que sans doute il avait dû, en entrant dans le commerce, pourchasser activement les débiteurs de Mrs. Chickenstalker.

Le pauvre Trotty était si triste d'être seul, si triste surtout d'avoir vu périr toutes les espérances que lui avait jadis données la jeunesse de sa fille, que ce fut pour lui une sensation amère de ne pas trouver son nom dans le memorandum de Mrs. Chickenstalker.

« Quel temps fait-il, Anne ? demanda l'ex-portier de sir Joseph Bowley en étendant ses jambes devant le feu et les frictionnant là où pouvait atteindre son bras un peu court. — Quel temps fait-il ?... Ce qui eût signifié pour qui eût interprété l'expression de sa physionomie : — S'il fait mauvais temps, me voici près du feu, et s'il fait beau, je ne me soucie guère de sortir.

— Il fait un vent piquant, il grésille, répondit sa femme, et le ciel menace de la neige... il fait sombre et très-froid.

— Je suis charmé que nous ayons eu des muffins, reprit l'ex-portier du ton d'un homme qui a mis sa conscience en repos.

C'est la soirée qu'il faut pour avoir des muffins… et des crumpets et des sally-lunns. »

L'ex-portier énuméra successivement ces espèces de friandises, comme s'il eût fait d'un air rêveur l'addition de ses bonnes œuvres. Après quoi, il frictionna encore une fois ses grosses jambes, et, livrant au feu ses genoux, il se mit à rire comme par l'effet d'un invisible chatouillement.

« Vous êtes en belle humeur, Tugby, mon cher ami, » remarqua sa femme.

La signature commerciale était Tugby, ci-devant Chickenstalker.

« Non, dit Tugby ; non, rien de trop… je suis un peu animé… les muffins étaient parfaits. »

Et ce disant, il se mit à rire à en devenir pourpre et presque noir. Il crut étouffer, et, pour dissiper ce dangereux afflux du sang veineux à la face, il fit faire à ses grosses jambes les plus étranges cabrioles dans l'air, si bien que sa femme, pour le ramener à une attitude décente, fut forcée de le frapper violemment entre les deux épaules et de le secouer comme on fait d'une grosse bouteille.

« Merci du ciel ! et que Dieu vienne en aide au pauvre homme ! s'écria Mrs. Tugby, en grand émoi de terreur. Que fait-il donc ? »

M. Tugby s'essuya les yeux et répéta qu'il était un peu animé.

« Eh bien, ne recommencez plus, ma chère âme, dit Mrs. Tugby, si vous ne voulez me faire mourir de frayeur avec vos luttes

contre vous-même.

— Non, non, ma chère, répondit M. Tugby, quoique toute ma vie soit une lutte. » En effet, à en juger par sa respiration de plus en plus haletante et par le pourpre de plus en plus foncé de son visage, cette continuelle lutte ne le fortifiait guère.

« Ainsi donc, il fait du vent, il grésille, il va tomber de la neige, il fait sombre et très-froid, n'est-ce pas, ma chère ? dit M. Tugby en regardant le feu et revenant à son accès d'animation.

— Oui, il fait un très-mauvais temps, répondit sa femme en hochant la tête.

— Oui, oui, reprit M. Tugby ; les années, sous ce point de vue, sont comme les chrétiens, qui, les uns, ont une mort pénible, les autres une mort douce. Celle-ci n'a plus que quelques jours à courir et se débat avant d'expirer… je ne l'en aime que davantage… Voici une pratique, ma chère âme. »

Attentive au bruit de la porte, Mrs. Tugby s'était déjà levée.

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? que veut-on ? dit-elle en passant dans la petite boutique… Ah ! monsieur, je vous demande pardon ; je ne savais pas que ce fût vous. »

Cette excuse s'adressait à un monsieur en noir, qui, son chapeau négligemment retroussé d'un côté, ses revers de manches relevés et les mains dans ses poches, s'assit sur le baril contenant la bière et répondit avec un hochement de tête :

« Cela va mal là-haut, mistress Tugby. Cet homme n'a pas longtemps à vivre.

— Ce n'est pas du locataire de la mansarde que vous parlez ? s'écria M. Tugby, qui vint dans la boutique se mêler à l'entretien.

— Le locataire de la mansarde, monsieur Tugby, dit le monsieur en noir, descend rapidement et sera bientôt plus bas que le rez-de-chaussée. »

En s'exprimant ainsi, le monsieur regardait alternativement Tugby et sa femme, sondait le baril avec le dos de la main, et ayant trouvé le vide, il joua un air sur la douve.

« Le locataire de la mansarde s'en va, monsieur Tugby, reprit-il, voyant que Tugby écoutait dans une consternation silencieuse.

— Alors, dit Tugby, se tournant vers la femme, il faut qu'il s'en aille avant de s'en aller.

— Je ne pense pas que vous puissiez le faire transporter, dit le monsieur en noir, qui secoua la tête ; je ne prendrais pas sur moi la responsabilité de dire qu'on peut le faire transporter. Il vaut mieux le laisser où il est. Il ne peut vivre longtemps.

— Ce locataire, dit Tugby, dont le poing fermé envoya le plateau de la balance au beurre frapper contre le comptoir, ce locataire est le seul sujet à propos duquel nous ayons jamais eu maille à partir ensemble, ma femme et moi, et voyez où cela finit. Il va mourir ici… il va mourir dans notre maison…

— Et où serait-il allé mourir, Tugby ? s'écria Mrs. Tugby.

— Dans la maison de travail, reprit-il. Pourquoi sont faites les maisons de travail ?

— Ce n'est pas pour cela, dit Mrs. Tugby avec énergie. Non, non. Ce n'est pas pour cela non plus que je vous ai épousé. Ne le

pensez pas, Tugby. Je ne saurais y consentir : je préférerais divorcer et ne plus vous revoir. Lorsque mon nom de veuve était seul sur cette porte… et il y est resté pendant de longues années, — cette maison appelée alors la maison de Mrs. Chickenstalker et citée partout pour son crédit et sa bonne renommée… lorsque mon nom de veuve était sur cette porte, Tugby, j'ai connu ce locataire comme un brave jeune homme, beau et plein de courage ; je l'ai connue, elle, sa femme, comme la plus gracieuse et la plus douce fille qu'on ait jamais vue… j'ai connu son père (pauvre vieillard ! il se laissa tomber du clocher dans un accès de somnambulisme et se tua…) j'ai connu son père pour le plus simple, le plus innocent et le plus laborieux des hommes… avant que je les mette à la porte de ma maison, puissent les anges me fermer celle du ciel… ce qu'ils feraient !… et je le mériterais. »

Pendant qu'elle prononçait ces paroles, Mrs. Tugby redevenait l'ancienne Mrs. Chickenstalker, celle dont la face était si fraîche et si potelée avant que les rides des années y eussent pris la place des fossettes de l'embonpoint, et lorsqu'elle eut essuyé ses yeux, puis fait à Tugby avec la tête et son mouchoir un signe expressif de fermeté, d'une fermeté qui défiait toute résistance, — Trotty dit : Dieu la bénisse ! Dieu la bénisse ! — Il écouta ensuite, le cœur ému, pour savoir ce qui allait suivre, ne sachant rien encore, excepté qu'il s'agissait de Meg.

Si Tugby avait été un peu animé dans le petit salon, il balança grandement son compte en se montrant l'oreille basse dans la boutique, où il resta les yeux fixés sur sa femme sans même essayer de lui répondre, transférant, toutefois, soit par distraction, soit par précaution, tout l'argent du comptoir dans ses poches. Le monsieur en noir, qui semblait être quelque membre inférieur de

la faculté chargé spécialement de visiter les pauvres, était évidemment trop accoutumé à être témoin de petits différends entre mari et femme pour songer à intervenir par quelque observation en cette circonstance. Il resta assis sur le baril à bière, sifflotant un air et égouttant par terre la canelle, jusqu'à ce que le calme fût rétabli : alors il releva la tête et dit à Mrs. Tugby, ci-devant Mrs. Chickenstalker :

« La femme me semble intéressante ? comment l'a-t-elle épousé ?

— Oh ! cela, monsieur, répondit Mrs. Tugby prenant un siège près de son interlocuteur, oh ! cela n'est pas le moins cruel chapitre de son histoire. Ils s'étaient fréquentés, voyez-vous, plusieurs années auparavant. Richard et elle. Lorsqu'ils faisaient tous les deux un couple jeune et beau, tout avait été conclu et ils devaient se marier le premier jour de l'an. Mais je ne sais trop comment, Richard se mit dans la tête, d'après ce que certains messieurs lui dirent, qu'il ferait mieux de ne pas se marier et qu'elle n'était pas assez riche pour lui. Les mêmes messieurs lui firent peur à elle-même, lui persuadant que Richard l'abandonnerait un jour ; qu'elle aurait des enfants qui seraient du gibier de potence ; que c'était mal de se marier, et bien d'autres phrases encore. Bref, ils attendirent, attendirent, et perdirent toute confiance l'un dans l'autre, si bien qu'à la fin le mariage fut rompu. Mais tout le tort fut du côté de Richard ; car, monsieur, elle l'aurait épousé avec joie. J'ai vu mainte fois son cœur se gonfler lorsqu'il passait près d'elle en se donnant un air insouciant et fanfaron. Jamais femme ne fut plus sincèrement affligée qu'elle lorsque Richard tourna mal.

— Ah ! il tourna mal, dit le monsieur en noir retirant le tampon du baril à bière et essayant de regarder par l'ouverture.

— En vérité, monsieur, je ne sais trop s'il savait ce qu'il faisait. Je crois que son esprit s'était un peu troublé par suite de leur rupture, et que si ce n'eût été sa mauvaise honte devant ces messieurs, et peut-être aussi l'incertitude de la manière dont elle prendrait son retour à elle, il aurait passé par bien des peines et des épreuves pour avoir la promesse de Meg et son consentement à l'épouser. C'est mon idée. Il n'en dit rien : ce dont il faut le plaindre encore. Il s'adonna à la boisson, à la fainéantise, à la mauvaise compagnie. Tristes ressources pour s'étourdir et oublier quel heureux ménage il aurait pu avoir ! Il perdit sa bonne mine, sa bonne réputation, sa bonne santé, ses forces, ses amis, son ouvrage… tout !

— Il ne perdit pas tout, mistress Trugby, dit le monsieur en noir, puisqu'il gagna une femme, et je voudrais savoir comment ?

— J'y viens, monsieur, j'y suis tout à l'heure. Cela dura plusieurs années ainsi ; lui, tombant de plus en plus bas, elle, la pauvre créature, souffrant toutes les misères qui auraient dû user sa vie. Enfin il fut si mal noté que personne ne voulut plus l'employer ou faire attention à lui, et partout où il se présentait on lui fermait la porte. En errant de maison en maison, il s'adressa pour la centième fois à un monsieur qui l'avait souvent fait travailler (il était toujours un bon ouvrier). Ce monsieur, qui savait son histoire, lui dit : Je vous crois incorrigible. Il n'est qu'une personne au monde qui peut-être saurait vous ramener dans le bon chemin : qu'elle s'en charge et je me fierai encore à vous. Ce fut ce que ce monsieur lui dit, ou quelque chose comme cela, dans sa mauvaise humeur.

— Ah ! dit le monsieur en noir. Eh bien !

— Eh bien, monsieur, il alla trouver Meg, se jeta à ses genoux, lui raconta ce qui en était, la suppliant de le sauver.

— Et elle ? modérez votre émotion, mistress Tugby.

— Elle vint ce même soir à moi pour me demander de loger ici. « Ce qu'il fut jadis pour moi, me dit-elle, n'existe plus. Il est dans le cercueil côte à côte avec ce que j'étais moi-même. Mais j'ai réfléchi et je ferai cette épreuve. Je la ferai dans l'espoir de le sauver ; pour l'amour de cette innocente Meg (vous vous la rappelez) qui devait l'épouser le premier jour de l'an, et pour l'amour de son Richard. Il est venu d'ailleurs, ajouta-t-elle, au nom de Lilian. Lilian a eu confiance en lui, je ne pourrai jamais oublier cela. » Ils se marièrent donc, et lorsqu'ils vinrent s'établir ici, je me dis en les voyant : J'espère que les prophéties qui les ont séparés dans leur jeunesse ne se réalisent pas toujours. Je ne voudrais pas être ceux qui font de ces prophéties… pour une mine d'or. »

Le monsieur en noir descendit du baril et dit en prenant une attitude nouvelle : « Je suppose qu'il la maltraita lorsqu'ils furent mariés.

— Je ne crois pas qu'il l'ait jamais maltraitée, dit mistress Tugby en secouant la tête et s'essuyant les yeux… Il se rangea pendant quelque temps. Mais ses habitudes étaient trop enracinées… Il retomba bientôt dans ses vices, et les choses seraient allées de pire en pire lorsqu'il a été atteint de cette dangereuse maladie. Je crois qu'il a toujours aimé Meg… j'en suis sûre. Je l'ai vu dans ses accès de larmes et ses tremblements nerveux essayer de lui baiser la main. Je l'ai entendu appeler sa chère Meg et parler d'elle comme lorsqu'elle avait dix-neuf ans. Voici des semaines et des

mois qu'il est sur son lit de douleur. Partagée entre lui et son enfant, elle n'a pu travailler comme autrefois ; en ne pouvant plus être exacte elle aurait perdu son ouvrage quand bien même elle aurait pu le faire. Je ne sais comment ils ont fait pour vivre.

— Je le sais, moi, » marmotta M. Tugby en regardant tour-à-tour le comptoir, la boutique et sa femme avec des roulements d'yeux significatifs « comme de vrais coqs de combat ! »

Il fut interrompu par un cri, un cri lamentable, qui venait de l'étage supérieur de la maison. Le monsieur en noir se précipita vers la porte.

« Ma chère dame, dit-il quand il eut écouté, vous n'avez pas besoin de discuter s'il peut être transporté ou non. Il vous en a épargné la peine, je crois. » En parlant ainsi, il monta, suivi par Mrs. Tugby, tandis que M. Tugby suivait aussi, plus à loisir, soufflant et grognant, car il respirait moins facilement encore que de coutume, ayant à supporter le fardeau additionnel du contenu du comptoir, dans lequel s'était trouvée une incommode quantité de monnaie de cuivre. Trotty, avec le génie à son côté, s'élança dans l'escalier, aussi léger que l'air. « Suis-la, suis-la, suis-la. » Ces paroles articulées par les figures fantastiques des cloches, Trotty les entendit répéter en gravissant les marches, « suis-la et instruis-toi par l'exemple de la créature la plus chère à ton cœur. »

C'en était fait ! c'en était fait ! — Quoi ! c'était là Meg, elle, l'orgueil et la joie de son père ! Elle, cette malheureuse aux yeux hagards qui pleurait près du lit, si l'on pouvait l'appeler un lit ; qui pressait un enfant sur son sein, qui se penchait la tête sur lui. Et quel enfant ! maigre, maladif… Ô pauvre enfant ! mais elle l'aimait !

« Dieu soit loué ! s'écria Trotty en joignant les mains. Oh ! Dieu soit loué ! elle aime son enfant ! »

Le monsieur en noir n'était pas plus dur, pas plus indifférent que le sont ceux qui, comme lui, exposés à voir tous les jours de pareilles scènes, savent bien que ce ne sont que des chiffres insignifiants dans la statistique de M. Filer — un trait de plume dans ses calculs ; — il posa la main sur le cœur qui ne battait plus, écouta pour s'assurer que le souffle était éteint, et dit : Il ne souffle plus, mieux vaut pour lui ! Mrs. Tugby essaya de consoler Meg avec d'affectueuses paroles, M. Tugby avec de la philosophie.

« Allons, allons ! dit-il, toujours les mains dans les poches : il ne faut pas vous désespérer, voyez-vous ! cela ne serait pas bien ; il faut lutter. Que serais-je devenu si j'avais cédé lorsque j'étais concierge ? Une nuit nous n'eûmes pas moins de six carrosses dont les chevaux s'emportèrent contre notre porte mais j'appelai à mon secours toute ma force d'âme, et je n'ouvris pas. »

Trotty entendit encore ici les voix répéter : « Suis-la. » — Il se tourna vers son guide, vit qu'il s'éloignait de lui et s'évanouissait dans les airs après lui avoir crié aussi : « Suis-la. »

Il s'attacha à la personne de sa fille ; il alla et vint autour d'elle, il s'assit à ses pieds, il chercha à découvrir dans son visage quelques-uns de ses traits d'un autre temps, dans sa voix quelques-uns de ces accents autrefois si doux. Il alla et vint aussi autour de l'enfant. — Cet enfant si malingre, si prématurément vieilli, si grave, si triste, si plaintif, et dont les petits cris étaient si déchirants à cause de leur faiblesse même ; Trotty éprouvait presque pour cet enfant une véritable adoration ; il voyait en lui

l'unique sauvegarde de la mère, le dernier lien qui la retenait à la vie. Toute la confiance de cet infortuné père s'appuyait sur cette frêle créature. Il épiait tous les regards de Meg pendant qu'elle le tenait dans ses bras. Et mille fois il répéta : « Elle l'aime ! Dieu soit loué ! elle l'aime. »

Il vit Mrs. Tugby avoir soin de Meg pendant la nuit, la quitter un moment, mais pour revenir la trouver quand son mari grondeur fut endormi et que tout fut rentré dans le silence ; il la vit pleurer avec elle, l'encourager, lui servir des aliments. Trotty vit le jour renaître, puis la nuit encore… le cadavre emporté de la maison mortuaire, Meg laissée seule dans la chambre avec son enfant. Il entendit l'enfant gémir et pleurer ; il le vit la tourmenter, l'excéder, et lorsqu'elle tombait dans un sommeil d'épuisement, la réveiller soudain, l'attirer à lui, et avec ses petites mains la torturer encore ; mais elle ne se lassait pas de lui prodiguer ses soins, ses caresses, sa patience. Sa patience ! n'était-elle pas sa mère, sa tendre mère ? n'était-il pas encore une partie d'elle-même, comme lorsqu'elle le portait dans son sein ?

Cependant elle était livrée à la misère, mourant de langueur, de souffrance et de privations. L'enfant dans ses bras, elle se mit à errer çà et là, demandant de l'ouvrage, sans quitter un moment le pâle nourrisson qui sommeillait sur ses genoux ou fixait ses yeux sur les siens ; elle acceptait toute espèce de travail pour la plus misérable somme, un jour et une nuit de travail pour autant de liards qu'il y a de chiffres sur le cadran. Quoi ! jamais aucun reproche n'échappa à ses lèvres ! jamais elle ne négligea son enfant, jamais elle ne lui adressa un regard de colère ! … et si dans un instant de délire elle l'avait frappé ! … non, non, jamais ! Trotty se rassurait en voyant qu'elle l'aimait toujours.

Elle ne confiait à personne sa détresse, et s'en allait errer pendant le jour, de peur d'être questionnée par son unique amie, car tous les secours qu'elle recevait des mains de celle-ci provoquaient de nouvelles disputes entre cette excellente femme et son mari. C'était donc un surcroît d'amertume pour elle d'être une cause journalière de discorde là où elle avait tant d'obligations.

Elle aimait toujours l'enfant ; elle l'aimait de plus en plus ; mais une nouvelle vicissitude survint dans son existence de mère malheureuse.

Un soir… elle chantait à demi-voix pour l'endormir, en se promenant dans sa chambre pour le bercer contre son cœur, lorsque la porte s'ouvrit, et un homme se montra.

« Pour la dernière fois ! dit-il.

— William Fern !

— Pour la dernière fois ! » Il écouta comme un homme qui se sait poursuivi ; puis dit tout bas :

« Marguerite, je suis arrivé au terme. Je ne pouvais finir ma carrière sans vous dire adieu, sans vous apporter une parole de reconnaissance.

— Qu'avez-vous fait ? » demanda-t-elle en le regardant avec terreur.

Il la regarda à son tour, mais sans répondre.

Après un moment de silence, il fit un geste de la main, comme écartant sa question, une question qui lui faisait mal, et dit :

« Il s'est passé bien du temps depuis cette nuit. Marguerite ; mais elle est toujours restée présente à ma mémoire. Nous ne pensions guère alors, ajouta-t-il en promenant son regard autour de la chambre, nous ne pensions guère que nous nous retrouverions ainsi. Votre enfant, Marguerite ? laissez-le-moi tenir dans mes bras ; laissez-moi tenir votre enfant. »

Il mit son chapeau par terre, prit l'enfant, et en le prenant trembla de la tête aux pieds.

« Est-ce une fille ?

— Oui. »

Il mit une main sur ce petit visage.

« Voyez combien je suis devenu faible, Marguerite, puisque je n'ai pas le courage de la regarder ; laissez-la-moi encore un moment, je ne lui ferai point mal. Voilà bien longtemps, mais… quel est son nom ?

— Marguerite, répondit-elle vivement.

— Je suis charmé de cela, dit-il, j'en suis charmé. »

Il sembla respirer plus librement, et après un court intervalle retira sa main pour regarder la figure de l'enfant, mais pour la remettre aussitôt.

« Marguerite ! dit-il, et en lui rendant l'enfant il ajouta : C'est la figure de Lilian.

— De Lilian !

— J'ai tenu la même créature dans mes bras le jour où la mère de Lilian mourut et la laissa orpheline.

— Lorsque la mère de Lilian mourut et la laissa !... répéta-t-elle avec une étrange émotion.

— Comme vous vous exprimez vivement ! pourquoi fixez-vous ainsi les yeux sur moi, Marguerite ? »

Elle se laissa tomber sur une chaise, pressa l'enfant sur son sein et pleura. Tantôt elle cessa de l'embrasser pour attacher sur son visage un regard inquiet, tantôt elle le pressait de nouveau sur son sein. Ce fut dans ce moment, pendant qu'elle regardait l'enfant, qu'il commença à se mêler quelque chose de farouche et de terrible à son amour. Ce fut alors que son vieux père frémit.

« Suis-la, reçois cette leçon de celle qui t'es si chère ! »

Ces paroles des cloches retentirent dans toute la maison.

« Marguerite, dit Fern en la baisant au front, je vous remercie pour la dernière fois. Bonsoir. — Adieu. Mettez votre main dans la mienne. Dites-moi que vous allez m'oublier et vous persuader que c'est ici, devant vous, que j'ai cessé de vivre.

— Qu'avez-vous fait ! lui demanda-t-elle encore.

— Il y aura un incendie ce soir, répondit-il en s'écartant d'elle. Il y aura des incendies tout cet hiver pour éclairer les nuits sombres, à l'est, à l'ouest, au nord, au midi. Quand vous verrez au loin le ciel devenir rouge, ce sera la flamme de l'incendie. Quand vous verrez au loin le ciel devenir rouge, ne pensez plus à moi, ou si vous y pensez, rappelez-vous quel enfer fut allumé au dedans de moi, et figurez-vous que vous en Voyez les feux se réfléchir dans les nuages. Bonsoir. — Adieu. »

Elle l'appela, mais il était parti. Elle s'assit toute stupéfaite, jusqu'à ce que son enfant lui fît de nouveau éprouver la triple sensation de la faim, du froid et des ténèbres. Elle passa la nuit, toute la nuit, à essayer de le calmer et l'endormir, répétant par intervalles : « Semblable à Lilian, lorsque sa mère mourut et la laissa !... » Oh ! pourquoi ce pas précipité, ce regard si étrange, cet amour de mère si farouche et si terrible, chaque fois qu'elle répétait ces mots ?

« Mais c'est de l'amour, se dit Trotty, c'est de l'amour ; elle ne cessera jamais de l'aimer... ma pauvre Meg ! •

Le lendemain matin elle habilla l'enfant avec un redoublement de soins. Ah ! soins bien inutiles avec de pareils langes ! et puis elle voulut encore aller chercher quelques moyens de subsister. C'était le dernier jour de la vieille année ; elle chercha jusqu'à la nuit... sans rien manger ; elle chercha et ne trouva rien.

Elle se mêla à une foule abjecte, qui attendait dans la neige qu'il plût à l'un des agents de la charité publique (la charité légale, non pas celle que Jésus prêcha sur la montagne) de faire entrer tous ces misérables pour les questionner, et dire à celui-ci : « Allez à tel endroit ; » à celui-là ; « Repassez, la semaine prochaine, » et faire d'un troisième une sorte de balle qu'on se renvoie de l'un à l'autre, de main en main, de maison en maison, jusqu'à ce qu'il tombe et meure, ou se relève et commette un vol, ce qui est devenir un criminel d'un grade supérieur, dont les droits n'admettent aucun délai. Là encore Meg échoua : elle aimait son enfant, elle voulait le tenir pressé sur son cœur. Il n'en fallait pas davantage.

Il était nuit, nuit noire et froide ; embrassant étroitement l'enfant pour se réchauffer l'un par l'autre, elle arriva à la porte de la maison qu'elle appelait son chez elle. Elle était si faible et si étourdie, qu'elle ne s'aperçut pas qu'il y avait quelqu'un sur le seuil, et elle allait le franchir, lorsqu'elle reconnut le maître de la maison, qui s'était placé en travers, et de manière (chose facile avec sa corpulence) qu'il remplissait toute l'entrée.

« Ah ! dit-il doucement, vous voilà revenue. »

Elle regarda l'enfant et secoua la tête.

« Ne pensez-vous pas avoir vécu ici assez longtemps sans payer de loyer ? dit Tugby ; ne pensez-vous pas que n'ayant pas d'argent vous avez été assez longtemps une pratique assidue de cette boutique ?.

Elle répondit encore par le même regard muet.

« Supposons que vous alliez essayer de vous pourvoir ailleurs ; supposons que vous trouviez un autre logement allons, voyons, ne pensez-vous pas que vous pourriez y parvenir ? »

Elle répondit à voix basse qu'il était bien tard… demain…

« Maintenant je vois ce que vous voulez, dit Tugby, et je devine votre intention. Vous savez qu'il y a deux partis à votre sujet dans cette maison, et vous prenez plaisir à les mettre aux prises. Je ne veux pas de querelle, moi ; je vous parle doucement pour éviter une querelle : mais si vous ne partez pas, je parlerai haut, et vous serez cause d'un tapage comme vous l'aimez ; mais vous n'entrerez pas ; à cela je suis bien déterminé. »

Elle rejeta en arrière les cheveux qui cachaient son front, et son regard chercha le ciel à l'horizon brumeux.

Sans s'occuper de ce qu'exprimait cet appel spontané à la Providence, Tugby, qui était en petit ce que sir Joseph Bowley était en grand, l'Ami et le Père des pauvre, — Tugby continua :

« Voici la dernière nuit de l'année ; je ne veux pas transférer à l'année qui arrive l'humeur, les querelles et les discordes de celle qui s'en va. Je m'étonne que vous ne soyez pas honteuse vous-même de vouloir le faire ; si vous n'avez pas dans ce monde d'autre mission que de provoquer toujours des disputes entre maris et femmes, vous feriez mieux d'en sortir. Partez donc… »

« Suis-la ! suis-la où le désespoir l'appelle ! »

Trotty entendit ces paroles articulées par les cloches, et levant les yeux, il vit leurs figures fantastiques planer dans les airs en lui indiquant du doigt la route que prenait Meg à travers les ténèbres de la rue.

« Elle l'aime ! s'écria-t-il dans son angoisse suppliante. Cloches ! elle l'aime toujours… »

« Suis-la ! » et à ces mots les ombres se précipitèrent sur les pas de Meg, comme les nuages qu'emporte l'ouragan.

Trotty suivit de près sa pauvre fille, cherchant à lire dans son visage ; il y vit la même expression, farouche et terrible, se mêler à celle de son amour et enflammer ses yeux. Il l'entendit qui disait : « Comme Lilian, pour changer comme Lilian… » et en parlant ainsi elle redoublait de vitesse.

Oh ! si quelque chose pouvait la réveiller ! quelque objet, quelque son, quelque douce image du passé, quelque parfum qui rappellerait un tendre souvenir dans ce cerveau en feu !

« J'étais son père ! j'étais son père ! s'écriait le vieillard en tendant les mains aux ombres qui volaient sur sa tête ; ayez pitié d'elle et pitié de moi. Où va-t-elle ? ramenez-la… j'étais son père ! »

Mais les sombres figures la montraient du doigt en suivant sa marche rapide, et répondaient : « Au désespoir… reçois cette leçon de celle qui te fut si chère ! »

Cent voix répétèrent cette phrase comme un écho. Trotty crut respirer un air composé du souffle de ces voix ; il ne pouvait leur échapper : elles étaient partout. Et cependant Meg courait toujours, avec la même flamme dans les yeux, répétant les mômes paroles : « Comme Lilian ! pour changer comme Lilian. » Tout-à-coup elle s'arrêta.

« Maintenant, ramenez-la, s'écria le vieillard arrachant ses cheveux blancs. Ma fille ! Meg ! ramenez-la… Dieu du ciel, ramenez-la… »

De ses mains fiévreuses, elle caressa les petits membres de l'enfant, arrangea sa tête, et disposa de son mieux la toilette de ses misérables langes, puis l'enveloppant dans son châle usé, elle le serra dans ses bras amaigris comme si elle ne voulait plus le quitter, et ses lèvres arides lui donnèrent un dernier baiser, la caresse d'adieu de son amour et de son angoisse maternelle ; elle mit sa petite main sur son sein, et puis la porta à son cœur désolé, appuyant son front endormi sur sa bouche, et, dans cette attitude, elle courut à la rivière…

Àla rivière rapide et noire, où la nuit d'hiver étendait ses ombres, semblables aux dernières pensées de ceux qui ont cherché sous ses flots un refuge contre le malheur, — à la rivière, où les fanaux épars sur les deux bords brillaient d'une lueur rougeâtre et lugubre comme des torches allumées là exprès pour montrer le chemin de la mort, — à la rivière, où les ténèbres étaient trop épaisses et trop impénétrables pour réfléchir l'ombre d'aucune demeure de vivants.

Àla rivière ! c'est vers cette porte de l'éternité qu'elle dirigeait ses pas désespérés avec une vitesse égale à celle des flots courant à la mer. Trotty essaya de la toucher lorsqu'elle le dépassa dans sa course ; mais rien ne pouvait plus arrêter cette infortunée, entraînée par le délire et le désespoir, cette mère qui n'écoutait plus que l'instinct farouche et terrible de son amour.

Il la suivit : elle s'arrêta un moment sur la rive avant de se précipiter. Trotty tomba à genoux, implorant avec un cri lamentable les esprits des cloches qui l'entouraient.

« Je l'ai reçue, cette leçon, disait-il, je l'ai reçue de l'être le plus cher à mon cœur Oh ! sauvez-la ! sauvez-la ! »

Il put enfin cramponner ses doigts à sa jupe et la retenir. En prononçant sa prière, il sentit renaître en lui le sens du toucher et la force de saisir sa fille.

Les spectres le regardaient d'un air sérieux.

« J'ai reçu la leçon, répéta le vieillard... ah ! ayez pitié de moi en ce moment ; pardonnez, si, dans mon amour pour elle, pour elle si jeune et si belle, j'ai outragé la Nature par ma condamnation des mères poussées au désespoir ! Ayez pitié de ma pré-

somption, de mes pensées coupables, de mon ignorance et sauvez-la. »

Il sentit sa main faiblir : les fantômes se taisaient encore.

« Ayez pitié d'elle ! s'écria-t-il, car cet épouvantable crime lui fut inspiré par l'égarement de son amour même, et l'amour le plus fort et le plus profond que nous puissions connaître, créatures déchues que nous sommes… Songez à quel excès de misère elle a été réduite lorsque de pareilles semences portent de pareils fruits… Le ciel l'avait fait naître pour être bonne. Il n'est pas de tendre mère qui ne puisse être amenée là si elle avait souffert comme celle-ci… Oh ! ayez pitié de ma fille, qui dans cet acte même croit se dévouer à son enfant, et risque en mourant le salut de son âme immortelle pour le sauver. »

Elle était dans ses bras ; Trotty l'y tenait embrassée ; il avait la vigueur d'un géant.

« Je vois le génie des carillons parmi vous, s'écria Trotty en désignant son guide et parlant avec l'accent d'une sorte d'inspiration qu'il puisait dans le regard que lui adressaient les fantômes ; je sais à présent que notre héritage est tenu en réserve pour nous dans les trésors du Temps… Je sais qu'un jour le Temps lui-même doit se lever comme une vaste mer, qui balaiera devant elle tous ceux qui nous outragent ou nous oppriment. J'aperçois de loin ses premiers flots ; je sais que nous devons avoir confiance et espoir, ne pas douter de nous-mêmes ni douter des bons sentiments de nos semblables. C'est une leçon que j'ai reçue de la créature la plus chère à mon cœur… Je la serre de nouveau dans mes bras. Oh ! esprits des cloches, bons et compatissants

esprits, je tiens cette leçon avec ma fille sur mon cœur… Esprits bons et compatissants, je suis plein de reconnaissance. »

Il en aurait dit davantage sans les cloches ; mais les cloches, ses anciennes amies, ses amies chéries, constantes et fidèles, commencèrent à faire retentir leur carillon, annonçant la nouvelle année si énergiquement, si joyeusement, si heureusement, si gaîment, que Trotty se leva en sursaut, et il rompit le charme qui le liait…

« Et à l'avenir, mon père, dit Meg, vous ne mangerez plus de tripes avant d'avoir demandé à un docteur si elles conviennent à votre estomac… car, bonté du ciel, quel cauchemar vous avez eu ! »

Elle était à la petite table près du feu, occupée à coudre, attachant des rubans à sa simple robe pour la noce, si calme, si heureuse, si brillante de fraîcheur et de santé, si belle des promesses de l'avenir, que Trotty poussa un cri comme s'il apercevait un ange dans sa maison, et il courut à elle pour la serrer dans ses bras. Mais il s'embarrassa les pieds dans le journal qui était tombé sur le plancher, et quelqu'un entra qui se plaça entre le père et la fille.

« Non, cria ce quelqu'un d'une voix sonore et joyeuse, pas même vous, pas même vous. Le premier baiser de Meg le jour de l'an, est à moi ; à moi ! Voilà une heure que, pour le réclamer, j'attends sur la porte le signal des cloches. Meg, ma chère fiancée, bonne année ! une vie d'années heureuses, ma femme bien-aimée. »

Et Richard ne se contenta pas d'un seul baiser. Jamais dans votre vie vous n'avez vu un homme plus ravi que Trotty : quand

je dis dans votre vie, peu m'importe où vous avez vécu et ce que vous avez vu… jamais dans votre vie vous n'avez vu quelque chose qui en approchât. Il s'assit sur sa chaise, frappa des mains sur ses genoux et pleura. Il s'assit sur sa chaise, frappa des mains sur ses genoux et rit. Il s'assit sur sa chaise, frappa des mains sur ses genoux, rit et pleura à la fois. Il se leva et embrassa Meg ; il se leva et embrassa Richard ; il se leva et les embrassa tous les deux ensemble. Il courut à Meg, pressa ses joues fraîches entre ses mains et les baisa ; se retirant ensuite à reculons pour ne pas la perdre de vue, et revenant à elle comme un personnage de lanterne magique, se levant et se r'asseyant tour-à-tour, sans pouvoir un moment rester en place ; car Trotty, disons la vérité, était hors de lui par excès de joie.

« Et c'est demain votre jour de noces, ma mignonne, s'écria Trotty ; votre vrai, votre heureux jour de noces.

— Aujourd'hui ! répliqua Richard en échangeant avec lui une poignée de mains, aujourd'hui ! les cloches sonnent la nouvelle année. Écoutez-les. »

Elles sonnaient en effet ! Bénies soient leurs poitrines de bronze. Elles sonnaient ! Nobles cloches, mélodieuses cloches, ce n'était pas d'un métal ordinaire qu'elles étaient faites, ce n'était pas un artiste ordinaire qui les avait fondues ! Quand avaient-elles jamais carillonné ainsi ?

« Mais, demanda Trotty, aujourd'hui, je veux dire hier, vous avez eu une petite querelle avec Richard ?

— C'est qu'il est si méchant, père, répondit Meg. N'est-ce pas, Richard, que vous l'êtes ? et bien entêté, bien violent ! Il ne se se-

rait pas plus gêné pour dire sa façon de penser à ce grand alderman, et pour le supprimer, comme il disait, que pour…

— Que pour prendre encore un baiser à Meg, poursuivit Richard, et il le fit.

— Non. C'est assez comme cela ! dit Meg. Mais je ne l'ai pas voulu laisser faire, mon père ; à quoi bon ?

— Richard, mon garçon, s'écria Trotty, vous êtes né avec de l'atout dans votre jeu et vous en aurez jusqu'à ce que vous mouriez… Mais vous pleuriez hier au soir auprès du feu, ma mignonne, quand je suis rentré. Pourquoi pleuriez-vous ?

— Je pensais aux années que nous avons passées ensemble, mon père. Ce n'était que cela. Je pensais que vous alliez vous trouver seul… »

Trotty allait encore recommencer son manège avec cette chaise extraordinaire où il avait passé une nuit si étrange, lorsque la petite nièce de Will Fern, éveillée par le bruit, accourut à demi habillée.

« Ah ! la voici, s'écria Trotty en s'emparant d'elle. Voici la petite Lilian. Ah ! ah ! ah ! nous y sommes et c'est ici. — Oui, nous y voici et nous y sommes, et voilà aussi l'oncle William… Bonjour, oncle Will ; bonjour, mon ami. — Ah l'oncle Will, quel rêve j'ai eu cette nuit pour vous avoir hébergé ! Ah ! oncle Will, quel service vous m'avez rendu en venant chez moi, mon brave ami ! »

Avant que Will Fern eût pu faire la moindre réponse, une troupe de musiciens fit irruption dans la chambre, suivis d'une troupe de voisins qui criaient : Bonne et heureuse année, Meg ; — heureux mariage ! — accompagnée de plusieurs autres, — avec je

ne sais combien de ces phrases incomplètes qui comprennent toutes sortes de bons souhaits. La grosse caisse, qui était un ami particulier de Trotty, s'avança ensuite et prit la parole : « Trotty Veck, mon garçon, on a dit dans le quartier que votre fille allait se marier demain. Il n'est personne qui vous connaissant, elle et vous, ne fasse des vœux pour vous et pour elle, des vœux de bonne année pour le père et la fille. Nous voici donc pour faire de la musique et danser. »

Cette proposition fut reçue avec une acclamation générale. La grosse caisse avait bu un coup de trop, soit dit en passant, mais qu'importe ?

« Quel bonheur, s'écria Trotty, d'être ainsi estimé ! Quels bons voisins vous faites !... Tout cela pour ma fille chérie... Ah ! elle le mérite bien. »

Tout le monde était prêt pour la danse (Meg et Richard en tête), la grosse caisse allait frapper rudement sur sa double peau d'âne, lorsqu'éclata au dehors une singulière combinaison de sons, et l'on vit entrer vivement une brave femme de cinquante ans environ, à la face gracieuse et réjouie. Elle était escortée d'un homme portant une cruche en grès d'une taille effrayante, et à sa suite venaient des clochettes... Non pas les cloches du clocher, mais ce carillon portatif appelé le chapeau chinois !

« C'est Mrs Chickenstalker ! s'écria Trotty ; et s'asseyant sur sa chaise il se mit à frapper encore des mains sur ses genoux.

— Vous vous mariez et ne m'en dites rien, Meg ! dit la brave femme. Avez-vous pu croire que je laisserais passer le jour de l'an sans vous apporter mes souhaits ? Non, Meg, quand j'aurais été

alitée. Me voici donc, et comme c'est le jour de l'an et le jour de votre mariage, ma chère, j'ai fait faire un petit punch que voici. »

Le petit punch de Mrs Chickenstalker faisait honneur à son caractère, car la cruche fumait comme un volcan, et l'homme qui l'apportait n'en pouvait plus.

« Mrs Tugby ! dit Trotty qui avait trotté autour d'elle dans son extase… je veux dire Mrs Chickenstalker, Dieu bénisse votre bon cœur ! Je vous souhaite une heureuse année accompagnée de plusieurs autres ! … Mrs Tugby, dit encore Trotty, après l'avoir embrassée, je veux dire Mrs Chickenstalker… je vous présente William Fern et Lilian. »

Àla grande surprise de Trotty, la bonne femme rougit et pâlit tour-à-tour.

« Serait-ce Lilian Fern dont la mère est morte dans le comté de Dorset ? » demanda-t-elle.

L'oncle répondit : « Oui. » Et une explication rapide s'ensuivit, d'où il résulta que Mrs Chickenstalker lui secoua cordialement les deux mains, embrassa Trotty de son propre mouvement, et pressa l'enfant sur sa large poitrine.

« Will Fern ! dit Trotty, serait-elle la parente, l'amie que vous espériez trouver à Londres ?

— Oui, répondit Will, appuyant ses deux mains sur les épaules de Trotty, et qui promet d'être une aussi bonne amie, si c'est possible, que celui que j'ai trouvé avant elle.

— Ah ! dit Trotty, musiciens, voulez-vous nous faire entendre un petit air… voulez-vous avoir cette bonté ? »

Tout l'orchestre joua, le chapeau chinois, la clarinette, le fifre, la grosse caisse, tous, et pendant que les cloches continuaient de carillonner aussi dans le clocher, Trotty, prenant Mrs Chickenstalker pour partenaire, dansa une contredanse à quatre avec Richard et Meg, une contredanse sur une mesure inconnue jusqu'alors, et qui se fondait sur son trot particulier.

Trotty avait-il rêvé ? est-ce un rêve que le récit de ses joies et de ses douleurs ? les acteurs de ce récit, et Trotty lui-même, ne sont-ils que les personnages d'un rêve ? le conteur n'a-t-il été, lui aussi, qu'un rêveur qui se réveille enfin ? … Si cela est, vous qui l'avez écouté, vous qui lui êtes chers dans toutes ses visions, rappelez-vous les sévères réalités d'où lui sont venues ces ombres et, dans votre sphère — il n'en est aucune de trop grande, aucune de trop limitée pour cela, — efforcez-vous de les corriger, améliorer et adoucir. Puisse ainsi la nouvelle année être heureuse pour vous, heureuse pour tous ceux dont le bonheur dépend de vous ! Puisse enfin chaque année être plus heureuse que la dernière ! Que surtout le plus humble de nos frères ou la plus humble de nos sœurs ne puissent être privés de leur part légitime dans le bonheur que notre Père à tous leur a destiné en les créant !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Carillons. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.